

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

ABONNEMENT :

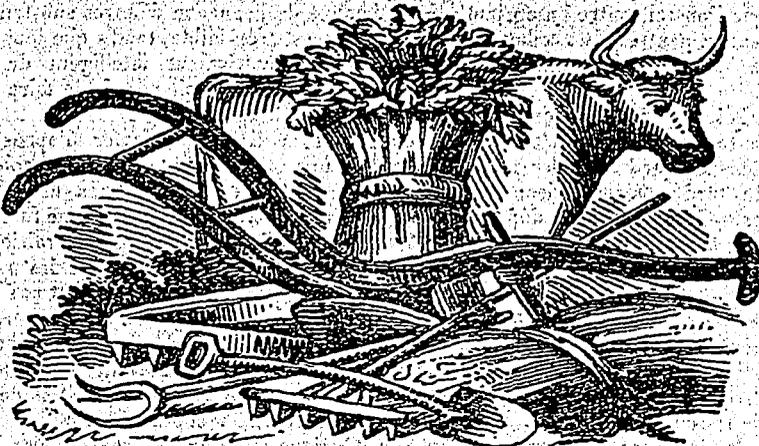
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

1re insertion, 8 cts. la ligne
2e " " etc. 2 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

DU BÉTAIL.

Dans les dernières causeries que nous venons de livrer aux abonnés de la *Gazette des Campagnes*, nous avons démontré de quelle nécessité est le bétail dans une exploitation ; et quelle immense importance il a sur la prospérité générale du pays, importance qui lui est surtout acquise par l'engrais qu'il fournit à la terre pour qu'elle puisse réparer les pertes que la croissance des plantes lui a fait subir.

Nous avons montré le bétail comme une machine à laquelle on donne la matière première qu'elle doit transformer en un produit fabriqué. Dans ce cas-ci, la matière première c'est la nourriture distribuée, fourrages, grains, etc., et le produit fabriqué c'est le fumier. Mais remarquons bien que dans l'industrie la matière première en passant par le mécanisme de la machine y subit une transformation qui lui donne une plus haute valeur commerciale ; tandis que dans la machine-bétail, le produit fabriqué a toujours une valeur moindre que la matière première ; le fumier, en un mot, ne vaut pas la nourriture qui l'a produit.

Si donc, le cultivateur ne gardait du bétail que pour la production pure et simple du fumier, l'exploitation de la terre deviendrait d'une complète impossibilité puisque la valeur des produits en se transformant ne ferait que subir une diminution constante.

Que faut-il donc pour que le produit fabriqué, c'est-à-dire le fumier, devienne en état de rendre la culture lucrative ? Que faut-il pour que le bétail procure la richesse qu'il promet ? Une seule réponse suffira à ces deux questions.

Il faut que le bétail, outre son fumier, donne des produits d'une valeur commerciale telles que toutes les dépenses faites pour lui soient complètement couvertes. Il faut que ces derniers produits paient tous les frais de nourriture, de logements, de location, d'entretien, etc., et alors, le fumier est obtenu gratuitement. Sans cela, il est impossible que la culture puisse être profitable. Si, au contraire, ces conditions sont remplies, le profit

net sera exprimé par la quantité de fumier produite et l'on conçoit facilement que plus cette quantité sera forte plus le produit net sera élevé.

Le cultivateur peut faire différentes spéculations avec son bétail, il peut être producteur de viande, c'est-à-dire se livrer à l'engraissement des animaux de boucherie, il peut être producteur de beurre en entretenant des vaches laitières, producteur de laines, etc. Toutes ces spéculations procurent des bénéfices considérables, quand elles sont entreprises dans les meilleures conditions possibles. Mais ici se présente une grande difficulté. Il faut que le cultivateur choisisse parmi toutes ces spéculations celle qui lui rapportera le plus, et ce choix ne peut être fait qu'après l'étude de sa situation, de ses débouchés, de ses moyens. L'expérience ici est plus nécessaire que la science.

Mais lorsque le choix de la spéculation la plus convenable a été fait, l'exploitant doit y apporter tous ses soins et la tenir sur un haut pied, posséder un troupeau aussi nombreux que la fertilité et la surface de sa propriété le permet et l'augmenter à mesure que sa culture intelligente élève la force de production du sol. Rien n'empêche alors de faire consommer par son bétail tous les produits végétaux qui ne sont pas nécessaires à la famille et de ne livrer à la vente que les produits animaux.

Il obtiendra de cette manière la démonstration complète de ce principe que nous avons déjà énoncé ; c'est avec du fumier que l'on rend les terres fertiles.

Maintenant il est opportun que nous fassions connaître les moyens de rendre lucrative la spéculation que l'on aura choisie. Beaucoup de cultivateurs, surtout dans les paroisses éloignées des centres de populations, se livrent aux spéculations sur les animaux, mais plusieurs n'y font pas des profits suffisants pour couvrir toutes les dépenses du bétail et pour eux le fumier revient à un prix très-élevé. Or, beaucoup de fumier, mais à bas prix, est la première condition du succès en agriculture ; et malheureusement ces derniers n'atteignent pas tout le but de la spéculation.

Cet état de chose peut changer. La théorie nous en donne en deux mots, les moyens convenables : *Diminuer les dépenses*

et augmenter les recettes du bétail. Nos lecteurs comprendront que ces deux moyens atteignent parfaitement leur but. En effet, si avec moins de dépenses on a plus de viande, de laines, etc., il faudra nécessairement que le profit net soit plus élevé. Mais malheureusement ces principes si simples en théorie sont d'une application très-difficile et les résultats ne s'obtiennent que lentement et encore faut-il travailler avec persévérance. C'est une des plus grandes difficultés que l'on rencontre en agriculture.

Maintenant, lecteurs, vous allez peut-être nous demander : *De quelle manière doit-on diminuer les dépenses et augmenter les recettes du bétail ?*

La question est courte, mais la réponse sera longue : car pour vous satisfaire il nous faudra toucher à la grande question économique du bétail. Nous allons d'abord répondre à la première partie de la question, puis plus tard nous reprendrons la seconde.

Diminution des dépenses.—Les principales dépenses qu'entraîne la tenue du bétail sont : la *nourriture*, les *soins d'entretien*, le *logement*, et le *prix d'achat* des animaux.

De toutes ces dépenses, la plus importante est la nourriture, c'est elle qui charge le plus le compte du bétail et c'est elle, par conséquent, qui doit subir la plus forte diminution. Mais en quoi doit consister la diminution de cette dépense ? Doit-on retrancher sur la quantité ou la qualité des aliments ? doit-on donner à un animal la plus faible ration possible ?

Chercher une diminution de dépenses en nourrissant mal son bétail c'est travailler contre ses propres intérêts ; c'est même réduire les profits nets de toute spéculation animale. Le bétail ne peut vivre sans manger et il ne peut donner beaucoup s'il ne reçoit beaucoup. Ce principe est toujours vrai, qu'il s'agisse des animaux de rente ou des animaux de travail.

Une partie de la nourriture que l'on donne à une bête sert à son entretien, à réparer les pertes qu'elle fait par sa respiration, sa transpiration ; sans cette nourriture, un animal gras maigrit et un animal maigre meurt. A cette partie des aliments, on donne le nom de *ration d'entretien*. Avec cette dernière ration, un animal restera toujours dans le même état pourvu qu'on ne lui demande aucun produit ; s'il est maigre, il restera maigre ; mais s'il est gras il restera gras. L'autre partie de la nourriture est celle qui donne des produits, c'est elle qui fait engraisser la bête que l'on destine à la boucherie, c'est elle qui forme le lait, c'est elle qui donne à l'animal de travail la force dont il a besoin pour traîner de lourds fardeaux ; et pour cela, elle reçoit le nom de *ration de production*.

Lorsqu'on distribue les aliments au bétail, on ne fait pas de distinction, cela n'est pas nécessaire ; on donne ensemble ration de production et ration d'entretien. Mais dans l'acte de l'assimilation, l'animal s'incorpore en premier lieu toutes les substances dont son corps a besoin pour réparer les pertes qu'il a subies, puis si la distribution a été abondante, le reste, sert à la formation des produits qu'on lui demande ; ainsi il produira du lait, de la viande, de la laine, du travail suivant le cas. Alors on conçoit que plus ce reste sera élevé, plus les produits seront abondants et plus on fera de profits dans la spéculation que l'on a entreprise.

Il est donc impossible de réduire les dépenses en diminuant les rations soit en quantité, soit en qualité. Tout au contraire, nous démontrerons bientôt que le cultivateur a un intérêt immense à faire consommer à ses bestiaux les plus fortes rations possibles jusqu'à la limite où toute augmentation ne serait plus profitable.

Mais l'agriculteur peut réaliser souvent de très-fortes économies en faisant consommer à son bétail des substances très-nutritives dont le prix de vente ou le prix de revient n'est pas plus élevé que d'autres qui cependant sont moins nourrissantes. Ainsi il arrive très souvent que le prix de vente du minot d'avoine est

de \$0.50 et celui du minot d'orge de \$0.60. Mais 100 livres d'avoine ne nourrissent pas plus que 90 livres d'orge. Alors en supposant que le minot d'avoine pèse 40 livres et celui d'orge 56 ce qui est assez commun, nous trouvons qu'un minot de ce dernier a autant de valeur que 1½ minot d'avoine. Par conséquent, dans ce cas, en faisant consommer de l'orge au lieu de l'avoine, nous faisons \$0.15 de bénéfice par minot. Il en est de même de beaucoup d'autres substances dont le prix sur les marchés est très-faible, tandis que leur valeur nutritive est très-élevée. Au cultivateur intelligent de faire la plus judicieuse économie qu'il lui soit permis de faire dans le rationnement de son bétail.

Si au lieu de calculer d'après le prix de vente on prend le prix de revient, on s'aperçoit que des fourrages, d'ailleurs très avantageux dans une culture par l'énorme quantité de nourriture qu'ils donnent, ne fournissent pas l'engrais à un prix aussi modique que le foin de prairie naturelle par exemple. Dans cette catégorie nous avons les racines, et les tubercules qui, lorsque les saisons ne leur sont pas très-favorables reviennent à un prix que le bétail ne peut payer. La culture de ces racines, comme aliment des animaux, ne peut être économique que lorsque leur récolte est tellement abondante que le minot ne revient pas à plus de 5 centins pour les navets, 6 centins pour les carottes, 7 centins pour les betteraves, 11½ pour les patates. Quoique les prix de revient des racines soient ordinairement plus élevés que les précédents, quelques améliorateurs s'obstinent néanmoins à cultiver ces fourrages, et cela parce qu'en agissant ainsi ils obtiennent des avantages dont sont privés tous les cultivateurs qui n'y ont pas recours. Ainsi, elles fournissent un aliment agréable et salubre qui se présente juste au moment où le bétail fatigué des fourrages secs trouve succulent le plus insipide des fourrages verts ; de plus elles permettent encore le nettoie ment du sol et aident de cette manière à augmenter le rendement des récoltes suivantes. Cependant, malgré ces avantages incontestables, il ne faut perdre de vue qu'un rendement élevé est la première condition à remplir pour que leur culture soit lucrative. Alors, on conçoit que, si, en dépit de tous les soins dont on entoure ces cultures, le climat de la localité ne leur est pas favorable ; on conçoit, disons-nous, que ce serait manquer aux plus simples règles de l'économie rurale que de continuer de les cultiver du moins en plein champ.

Le prix de revient de la nourriture peut encore être diminué par certaines opérations qui en augmentant le produit par arpent diminuent par cela même les dépenses que nécessite la production de chaque minot de grain ou de racines ou de chaque botte de foin. Tels sont les dessèchements et les assainissements employés sur des terrains marécageux ou humides. Les forts déboursés que l'on est quelquefois obligé de faire pour exécuter ces opérations, doivent être comptés comme faisant partie du capital foncier et calculés comme tels.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Mgr. l'Archevêque de Québec s'est embarqué pour l'Europe, samedi dernier, sur le *Nestorian*. Il a pour compagnons de voyage NN. SS. les évêques de St.-Hyacinthe, d'Anthédon, d'Iodo, de Kingston, MM. les G. V. Taschereau et Thos. Caron, MM. les abbés St.-Aubin, Archambault, McCarthy et Primeau. L'avant-veille au soir du départ de Sa Grandeur, deux adresses lui ont été présentées dans la grande salle de l'Université ; l'une, par l'honorable Président du Sénat, au nom des citoyens de Québec ; l'autre, par M. le G. V. Taschereau, au nom du Séminaire de Québec et de l'Université-Laval. On

lui faisait en même temps cadeau d'une somme de plus de \$2,000 pour payer les frais de son voyage. Il y a eu foule à cette pieuse démonstration. Mgr. l'Archevêque a répondu avec grande effusion de cœur aux deux adresses qui lui ont été présentées.

L'adresse, présentée par les citoyens de Québec, est vraiment remarquable. On sent en la lisant qu'elle a été inspirée par des cœurs catholiques avant tout, par des cœurs qui aiment sincèrement l'Eglise, qui comprennent sa mission et son action divine dans le monde, et qui répudient avec horreur toutes les erreurs modernes, même celles qui ont des allures dévotes et que caressent les catholiques libéraux. Elle est splendide dans sa vivacité et sa force la foi de ceux qui, après avoir salué les évêques accourant à Rome de tous les points du globe pour faire à l'éternelle vérité un rempart de leur foi, de leurs corps et de leur sang, s'écrient :

« Pourquoi craignons-nous ? Serait-ce à cause du nombre, de la force et de la persistance de l'ennemi ? Serait-ce à cause de quelques défaillances que l'on observe avec tristesse sur la voie sacrée qui conduit au Vatican ? Mais l'ennemi est-il plus nombreux, plus fort et plus persistant que lorsque le Divin Maître entreprenait la conquête du monde ? . . . Et les défaillances ! Est-ce qu'elles n'ont pas été de tous les temps, en commençant au Jardin des Oliviers, en présence de l'Homme-Dieu même ? Défaillances de tous les noms et de toutes les espèces ! Défaillances de l'avarice, défaillances de l'ambition, défaillances de l'orgueil, défaillances de la foi, défaillances de la chair, défaillances du cœur, défaillances de l'esprit, que de tempêtes n'avez-vous pas faites autour de la barque de Pierre ? . . . Qu'il nous suffise, à nous catholiques, pour nous rassurer, que l'Eglise, après bientôt dix-neuf siècles de tempêtes et de formidables ébranlements, reste debout sur ces ruines sans nombre, triste, il est vrai, de tant de désastres, mais seréine et calme ; dirigeant toujours sa barque vers le port, en offrant avec tendresse une main secourable aux naufragés en péril, et enseignant incessamment au monde dévoyé le chemin de la vérité, ses devoirs sur la terre et sa fin dans l'éternité. »

Encore une fois, l'adresse des citoyens de Québec est un beau monument de foi pure et ardente ; c'est une solennelle et énergique protestation de soumission parfaite et d'attachement inviolable à l'Eglise catholique, soumission qui se formule sans aucune restriction, attachement qui ne connaît pas de bornes. Oh ! qu'il est bon d'entendre de ces nobles, de ces catholiques paroles en ces jours où nous voyons tomber les étoiles du ciel ! Et en effet, Mgr. Maret, évêque de Sura et doyen de la faculté de théologie à la Sorbonne, Mgr. Chaillot, prélat romain, dernièrement encore directeur des *Analecta juris pontificii* et aujourd'hui directeur de l'*Avenir Catholique*, et l'ex-P. Hyacinthe surtout viennent de contrister le cœur de l'Eglise par leur défection. Dans un volumineux ouvrage sur *le Concile et la paix religieuse*, Mgr. Maret, secondé par le gouvernement français agissant en dessous, tente de réhabiliter le gallicisme ; la lettre, qu'il vient d'écrire à Pie IX, en lui envoyant son ouvrage, n'est qu'une audacieuse impertinence. Mgr. Chaillot arbore lui aussi dans l'*Avenir* le drapeau du gallicisme, et sur beaucoup de points, il dépasse, lui jusqu'ici connu par son ultramontanisme de vingt-cinq ans, les prétentions de la secte. Quant au P. Hyacinthe, sa chute est profonde et consommée. Il vient d'arriver à New-York, traînant le poids de son excommunication. Il y passera, dit-il, une couple de mois pour jouir d'un peu de calme ; puis, il repassera en Europe, quand aura cessé le bruit qui s'est fait autour de son nom. En attendant, il est l'objet d'une stupide curiosité de la part des Yankees qui menacent de briser les portes pour pénétrer dans ses appartements. Rien cependant n'émoult l'ex-Carme-déchaussé ; il affecté une grande réserve. Oh ! que n'eut-il été toujours réservé !

Que ces tristes défaillances, comme le disent si bien les citoyens de Québec, ne nous scandalisent point. Elles sont dans l'ordre providentiel. *Oportet haereses esse*, a dit Jésus-Christ. Il faut qu'il y ait des hérésies, et ces hérésies, Dieu les permet pour séparer l'ivraie du bon grain, pour éprouver la foi et la vertu de ceux qu'il a prédestinés.

Quant à nous, Canadiens, profitons des avertissements divins ; profitons des enseignements que nous donnent l'histoire du passé et celle du présent. Toujours nous avons vu et nous verrons vérifiée cette parole des Stes. Ecritures, parole qui ne passe pas plus que les autres que nous y lisons : *justitia elevat gentem : miseros autem facit populos peccatum*. Oui, c'est la sainteté, sainteté dans l'enseignement, sainteté dans les mœurs, sainteté dans les lois, qui élève un peuple, le rend robuste et fort et lui assure une longue vie ; d'un autre côté, c'est le péché, péché dans l'enseignement, péché dans les mœurs, péché dans les lois, qui attire tous les maux que nous voyons fondre sur les nations. Si la France subit en ce moment même un triste abaissement ; si l'Autriche est chancelante de faiblesse et décline rapidement ; si l'Espagne est rongée par le vautour révolutionnaire ; si ces puissances, portant naguère un front si noble et si glorieux, sont aujourd'hui avilies, outragées, menacées de ruine, c'est qu'elles ont cessé d'aimer la justice, de la faire reluire dans leur législation, leurs institutions et leurs actes ; c'est qu'elles ont rejeté la croix pour prendre le signe de la bête ; c'est en un mot qu'elles ont renié Dieu et son Eglise, cessé d'être catholiques.

Soyons donc sur nos gardes et veillons constamment. Plus d'une fois déjà l'esprit d'erreur et de mensonge, qui a exercé de si déplorables ravages au sein des nations étrangères, a fait des efforts pour nous entamer et nous gagner à sa cause. Combattons-le partout où il se montre, mais combattons-le surtout lorsqu'il vient nous souffler à l'oreille que la politique est de sa nature indépendante de la religion ; que les évêques, les prêtres, le clergé en général ne doit pas s'occuper de politique. Ces idées sont monstrueuses ; elles ont miné l'ordre social en Europe, et l'Eglise, par la voix de son Chef, les a formellement condamnées. Elles sont d'ailleurs un outrage au plus commun bon sens, comme le fait voir un écrivain français très-distingué, M. Du Lac.

« Il est manifestement faux, dit-il, que la politique n'ait aucun rapport avec la foi et la morale, elle y touche au contraire sans cesse et par mille côtés. Toute politique repose sur certains principes, et ces principes sont nécessairement en désaccord ou en harmonie avec les principes chrétiens ; les actes politiques sont des actes humains et par conséquent contraires ou conformes à la loi de Dieu.

« Alors la politique relève tout entière du pouvoir spirituel ? — Oui, sous le rapport spirituel, c'est-à-dire en ce qui touche la vérité des principes et la moralité des actes ; quel autre pouvoir pourrait en être juge ? Le *Moniteur* veut-il que ce soit le pouvoir temporel et rendre les gouvernements arbitres de la vérité et de la justice ? Ce serait faire de chaque gouvernement un pouvoir spirituel, nier l'unité et l'universalité de la loi divine, supprimer la distinction des deux puissances, ramener la théocratie païenne et abolir le christianisme. »

La *Minerve* qui, il n'y a guère que huit jours, trouvait si peu digne d'elle de s'occuper de la *Gazette des Campagnes*, nous fait bien trop d'honneur dans son numéro du 26 octobre : elle nous chante toute une colonne en mignon et sur les tons les plus dires. Elle commence par ce qu'il y a de plus aigre et de plus strident ; elle finit par les accords les plus doux. C'est ravissant !

Elle s'attendait, dit-elle de suite, à recevoir de nous ce qu'elle a reçu : des injures. Elle va même plus loin ; elle avertit son

public que nous lui avons donné des coups de poings. C'est ici l'occasion de dire qu'il y a de fort singuliers gens : si vous répondez solidement à leurs injustes attaques et de manière à ne plus leur permettre de riposter, en supposant qu'ils veuillent le faire sensément, ils crient aussitôt qu'on les insulte, qu'on les maltraite. Il y a même mieux que cela dans l'article de la *Minerve*. Après avoir fait les enfantillages que nous venons de noter, M. le Rédacteur nous dit que nous n'avons nullement répondu aux reproches fondés qu'il nous a adressés. Voilà en toutes lettres ce qu'il a cru devoir dire et même faire imprimer. Or, que M. de la *Minerve* veuille bien apprendre que nous ne nous payons pas de cette monnaie. Nous lui avons si bien répondu qu'il en est aux faux-fuyants pour dissimuler sa défaite. Nous le prions de nous relire s'il ne nous a pas compris une première fois. Nous le prions encore de se rappeler que nous l'avons convié à un acte de stricte justice en lui demandant de prouver ce qu'il a lancé à l'adresse des rédacteurs de la *Gazette* ; il a accusé certain d'entre eux de faits et gestes peu honorables, qui se seraient passés à Montréal même ; pourquoi donc ne fait-il pas la preuve exigée ? La chose est facile si ses accusations sont fondées ; si elles ne le sont pas, pourquoi ne se rétracte-t-il pas ? Nous avons nié ; nous ne pouvions rien faire de plus : à M. le Rédacteur de la *Minerve* incombe l'obligation de prouver ou de se rétracter.

Nous devons cependant reconnaître un mérite à M. le Rédacteur de la *Minerve* : il a reproduit en entier notre réponse à l'accusation qu'il portait contre nous, à propos de nos prétendues critiques des paroles de Sir G. E. Cartier. Si jamais accusation a été gratuite, c'était bien celle-là, et tout le monde en a été convaincu. Or, voici comment M. de la *Minerve* se disculpe de l'avoir portée : "Supposons, dit-il, que l'analyse n'ait fait que répéter textuellement les expressions critiquées, la *Gazette* ne se serait-elle pas attaquée aux propres expressions de Sir G. E. Cartier ?"

Mais il ne s'agit pas de cela, pas plus que de ce qui se passe dans la lune. La question est celle-ci : la *Gazette*, dans son article du 10 juin 1869, a-t-elle, oui ou non, censuré Sir G. E. Cartier ?

Nous avons répondu : non, et nous avons fait voir clair comme deux et deux font quatre qu'il n'était pas possible de répondre autrement.

Maintenant, quand même les expressions censurées seraient les expressions propres de Sir Cartier, comme l'affirme la *Minerve*, ça ne changerait rien du tout à l'affaire. Ça ne les justifierait pas non plus, car pour les regarder comme irréprochables, il ne faut pas demander si elles sont sorties de la bouche de tel ou tel homme, mais si elles sont conformes à l'enseignement catholique.

Mais voilà que M. le Rédacteur de la *Minerve* s'adoucit tout-à-coup : "entendons-nous," dit-il. — Fort bien, mais à quelles conditions ? — Voici : la *Gazette des Campagnes* se taira sur tout ce qui n'est pas agriculture ; le public n'a pas besoin de ses petites opinions (sic). — Admirable ! Il est maintenant décrété de par la *Minerve* qu'il faut qu'un journal soit à grande envergure, comme elle, pour avoir de grandes opinions ! D'ôte d'idée que de se mirer dans son format ! Et puis, quant à ce que la *Gazette* croira utile ou nécessaire de traiter, la *Minerve* n'a rien à y voir. Qu'elle se contente d'avoir l'œil à ses affaires de ménage, et elle aura suffisamment à s'occuper. Si la *Gazette*, telle qu'elle est, ne lui agrée pas, qu'elle la laisse tout simplement en repos et qu'elle concentre tous ses soins sur la *Semaine agricole* qu'elle dit chérir bien tendrement. Pourquoi prendre de nous tant de souci, puisque la dite *Semaine* doit être un journal agricole parfait, qui comblera toutes les lacunes ?

La *Minerve* dit encore avec beaucoup de courtoisie que pour

nous le journalisme n'est pas une mission, mais un métier. Or, c'est tout justement parce que son avancé, dénué de preuves comme tous les autres, est faux, que nous ne voulons pas obéir aux suggestions qu'elle vient de nous faire. Qu'elle écoute bien ceci, et elle verra que nous ne faisons pas un métier : elle verra aussi quelle estime nous faisons des conditions qu'elle pose pour une entente entre elle et nous.

La *Gazette des Campagnes*, comme tout journal honorable, doit avoir pour but suprême et final de faire triompher la vérité. L'agriculture, qu'elle traite spécialement, est chose excellente en soi ; mais aussi, il ne faut pas oublier qu'elle n'est qu'un moyen, comme tout ce qui existe ici-bas, de faire arriver l'homme à Dieu, la beauté, la bonté, la vérité par essence. Et pour atteindre sa fin, l'homme ne doit pas seulement se nourrir de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : faire de l'agriculture, uniquement pour l'agriculture, sans porter ses vues plus haut, serait chose fade et même stupide. Donc, le devoir de prêcher la vérité, de la défendre lorsqu'elle est attaquée ou défigurée, par conséquent de discuter, incombe à la *Gazette des Campagnes*, par cela même qu'elle existe pour le bien. Ajoutons encore qu'ayant droit d'exister, elle a aussi droit de défendre les biens nécessaires à son existence, et notamment son honneur. La *Gazette* luttera donc, autant qu'elle pourra et dans les limites convenables, contre ceux qui combattent le bien et contre ceux aussi qui l'attaqueront injustement.

Veut-on maintenant savoir pourquoi M. de la *Minerve* se démente si fort à notre occasion ? pourquoi il nous donne le conseil de ne pas parler de ceci ou de cela, de tenir telle pose plutôt que telle autre ? C'est qu'il veut faire de la réclame en notre faveur. "Nous serons des premiers, dit-il, à faire de la réclame à la *Gazette*, nous lui en avons déjà faite d'assez bonne (tiens ! Monsieur se souvient maintenant que la *Minerve* s'est occupée du petit journal), si elle veut, de son côté, un peu mieux comprendre l'esprit de son rôle." Un peu plus loin il ajoute : "Si la *Gazette* veut changer de ton, nous la recommanderons demain à tous nos abonnés, et, sans empiéter sur les attributions des rédacteurs de la *Semaine*, nous sommes sûr que celle-ci fera de même."

Nous avons bien grandi depuis huit jours ! Nous étions si peu de chose, alors qu'à peine la *Minerve* daignait s'occuper de nous : aujourd'hui, elle nous est toute dévouée. Ce beau dévouement qui met ainsi la *Minerve* et la *Semaine* aux services de nos intérêts nous touche fort, pas assez pourtant pour que nous consentions à nous vendre. Nous irons toujours, comme par le passé, notre chemin droit, uniquement occupé de promouvoir, autant que nous le pourrons, les intérêts de la grande cause à laquelle est dévouée la *Gazette*.

Que la *Semaine agricole* fasse le bien de son côté, c'est ce que nous souhaitons et ce que nous avons toujours souhaité, car il est faux que la *Gazette* organise un travail caché, comme le dit la *Minerve*, pour la miner sûrement. Elle a, au contraire, salué avec bonheur la naissance de tous les nouveaux journaux agricoles sans exception.

Pourquoi donc M. de la *Minerve*, qui nous accuse d'étroitesse de vues, justement à cause du prétendu mauvais accueil que nous avons fait à ces nouvelles publications, trouve-t-il tant à redire à la détermination qu'a prise le *Nouveau Monde* de consacrer son édition hebdomadaire aux matières agricoles ?

Pourquoi encore M. de la *Minerve*, qui se plaint de nos procédés à son égard, a-t-il sans provocation aucune de notre part, d'abord reçu les correspondances les plus injurieuses contre la *Gazette* et ses rédacteurs, puis ensuite rédigé des articles éditoriaux dans le même sens ?

Pourquoi enfin, s'il est vrai, comme il le dit, "que c'est à la *Gazette des Campagnes* que la *Semaine* offre sa première

sympathie; la *Semaine* est-elle encore à faire une première visite au bureau de la *Gazette*?

Hélas! il y a bien des contradictions dans les dires et la conduite de M. le Rédacteur de la *Minerve*. En résumé, il ne sait pas au juste ce qu'il veut. Il rame en tous sens selon la brise du moment.

Le *Pays* que nous suivons de près depuis longtemps et que nous avons même fortement et longuement combattu, n'a jamais procédé avec plus de fourberie que la *Minerve*; nous trouvons dans les deux journaux absolument la même mauvaise foi. Il n'y a de différence entre eux que celle-ci: le *Pays* attaque la religion sans se gêner et regarde presque comme un devoir de la combattre; la *Minerve* considère la religion comme une alliée utile dont elle veut toujours plier les enseignements à ses mesquins intérêts. Preuve, c'est qu'elle ne défend les principes religieux, qu'elle attaque le *Pays*, que quand ses propres intérêts sont au jeu! hors de là, elle est invariablement muette. Tenant une pareille conduite, elle nous accuse de faire de fausse morale, de fausse politique. Qu'elle précise donc; qu'elle prouve donc encore ici que ses accusations sont fondées. Quand on parle franchement, on ne s'enveloppe pas ainsi dans le manteau du vague. Si elle n'a pas courage de la vérité, qu'elle n'éclabousse pas au moins ceux qu'elle n'a pas la force d'imiter.

Un dernier mot: M. le Rédacteur de la *Minerve* nous dit que nos plus beaux traits d'esprit sont à refaire parce que M. Dunn vient de quitter la rédaction de la *Minerve*. Nous ne sommes pas de son avis. Si notre article était à refaire nous ne modifierions qu'une seule ligne, celle où il est parlé de la lettre de Mgr. Dupanloup, puis nous remplacerions le nom de M. Dunn par celui de M. le Rédacteur de la *Minerve*; voilà tout. En somme, nous ne perdricas absolument rien.

Le dernier détachement de nos zouaves pontificaux est arrivé à Rome le 20 octobre.

M. l'abbé P. Billaudèle, prêtre de St. Sulpice, est décédé à Montréal le 19 courant.

La croix de Chevalier de l'Ordre de St. Grégoire-le-Grand a été remise à M. Muir, la semaine dernière, par Mgr. l'archevêque de Québec. La cérémonie a eu lieu dans l'église des Dames du Bon-Pasteur.

On dit que le parlement de Québec se réunira vers la mi-décembre.

Inflammation du pis chez les vaches laitières

Nous traduisons pour la *Gazette des Campagnes* l'article suivant que nous venons de lire dans le *Canada Farmer*:

Le temps pluvieux, les vents pénétrants du Nord-Est et les nuits froides des dernières semaines ont réagi défavorablement sur les vaches laitières, et diminué le rendement du lait; pendant que les matières grasses contenues dans la nourriture, ont été employées par les vaches pour se conserver une chaleur suffisante, la crème n'a pas été aussi abondante qu'on l'aurait désiré. Les changements subits de température, les coups de soleil ardent, suivis bientôt de vents froids et pénétrants, n'ont pas seulement produit des maladies chez les chevaux, mais ils ont encore occasionné plusieurs cas d'inflammation du pis parmi les vaches laitières. Ces causes qui, chez les hommes et les chevaux donnent lieu aux rhumes de cerveau ou aux maux de gorge, affectent souvent les vaches, dont les glandes mammaires sont très-sensibles et très-sujettes aux inflammations. Ces bêtes arrivent aux étables ramassées sur elles-mêmes et teutes tremblantes. Leur peau est sèche et frissonnante. Elles ne cherchent ni à boire ni à manger, souvent elles soufflent comme si elles étaient attaquées d'une inflammation de poumons, leur bouche est brûlante et sèche, leur

pis, ou quelquefois un ou deux mamelons seulement, est chaud, enflé et dur; le mamelon engorgé ou enflammé ne donne que peu ou point de lait; le lait sécrété est de couleur foncée et souvent contient des fragments coagulés. C'est ce qu'on appelle le rhume ou catarrhe du pis. Les glandes mammaires sont engorgées ou enflammées. Fréquemment, la peau et la membrane qui soutient les intestins sont aussi affectés par la maladie.

Cet accident, lorsqu'il n'est pas négligé et qu'il est bien soigné donne rarement beaucoup de trouble. La vache doit être logée dans un local confortable et couverte de vieux tapis ou de sacs jusqu'à ce qu'elle se réchauffe et que la peau reprenne ses fonctions naturelles. On devra la traire toutes les heures, afin que le lait ne s'accumule pas, ce qui pourrait exciter l'irritation. Lorsque le pis est très-brûlant et douloureux, on doit appliquer des fomentations pendant plusieurs heures consécutives. Une dose de laxatif est nécessaire dès le début, elle aide beaucoup à arrêter la maladie et à diminuer la douleur et la fièvre. On emploie avantageusement la composition suivante: une demi-livre de sel d'Epson (*sel à purger*), une demi livre de sel ordinaire et une livre de mélasse dissous dans environ un pot d'eau. A ceci on peut ajouter dix gouttes de teinture d'aconit qui est le sédatif le plus avantageux et le plus effectif pour un animal malade. Si le tremblement, la chaleur et l'enflé du pis continue, après une couple d'heures, on répète la dose d'aconit dans une livre de mélasse dissous dans l'eau. Pendant que la vache reprend du mieux, et même lorsque l'appétit lui est revenu et que son pis est dans son état naturel, il est sage de la tenir encore à l'étable, surtout si le temps est froid et pluvieux. Plusieurs rechutes sérieuses arrivent lorsque les vaches sont envoyées trop tôt aux champs et qu'elles couchent sur la terre humide pendant la nuit. L'herbe verte même, coupée humide et donnée à l'étable ou dans la cour, est ordinairement nuisible. Quand, par l'inflammation ou par toute autre cause, les trayons sont tellement obstrués que le lait ne puisse pas sortir du pis enflammé, on doit faire usage d'un trayon-siphon (*teat-siphon*). Sans l'avis d'un bon vétérinaire, il est peu sage de couper les trayons ou de faire des incisions dans la glande enflammée, comme cela se pratique quelquefois par les laitières ou leurs serviteurs. Un tel traitement, au lieu de modérer la douleur, d'ordinaire l'augmente et s'il n'amène pas une issue fatale du moins il rend la vache presque sans valeur pour la laiterie.

Grand parti de labour à Longueuil, près de Montréal

On lit dans le *Nouveau-Monde*:

"Le tournoi agricole de la division Montarville a eu lieu hier à Longueuil et malgré le froid de la journée, il n'y avait pas moins d'un millier de personnes présentes. Ce fait seul témoigne de l'intérêt que ces sortes de fêtes réveillent de toutes parts.

"D'ailleurs, quand on voit les hommes les plus distingués de la société, les plus élevés dans l'échelle sociale prendre part à ces luttes de l'intelligence agricole pratique, n'est-ce pas là un gage des progrès qui chaque jour se réalisent en agriculture?

"La journée a été un succès immense, et c'est pour nous un plaisir de le constater d'autant plus grand que l'agriculture s'élevant à la hauteur d'une science, prendra avant longtemps la véritable position qu'elle aurait toujours dû occuper en ce pays, qui par sa position géographique, ses aptitudes, sa nature, etc, est, on pourrait dire, essentiellement agricole.

"Pas moins de quarante-deux laboureurs venus des différents comtés prirent part au concours.

"On comptait parmi les personnes présentes:

"Les Révds. MM. Thibault, de Longueuil, Thibault, de Chambly et Lonergan; les honorables MM. Ls. Lacoste, L. Dumouchel et Armand; MM. Gaudet et Benoit, M. P.; MM.

Jodoin, Therrien, Lecavalier et Beaubien, M. P. P. ; MM. Cotté, caissier de la Banque Jacques-Cartier, Hurteau, Prieur, Lanouette, Dr McMahon, H. Clark, C. R., H. Mousseau, Chs. Thibault, A. Lacoste, le Dr. Martel, M. Ouimet et Daunais, Dr. Davignon.

“ Plusieurs de ces messieurs adressèrent la parole à l'assemblée, à l'issue du concours, et bientôt après, juges et concurrents, patrons et invités se réunissaient dans la salle du collège pour faire honneur au dîner qui les attendait.

Amélioration des moutons par le Cotswold

M. Cochrane, le célèbre éleveur de Compton, cantons de l'Est, écrit ce qui suit au *Sherbrooke Gazette*, en date du 11 du courant :

“ On m'a fait, durant les deux derniers mois, beaucoup de demandes du genre de celle-ci : Il me faudrait un bélier-Cotswold pur sang et une ou deux brebis. Pouvez-vous m'informer si je puis m'en procurer de sang mêlé ou pure race, dans votre voisinage ? Je désire élever un troupeau de moutons à longue laine, mais je n'ai pas le moyen d'en acheter plus de deux ou trois pur-sang.

“ Ces demandes viennent la plupart du Vermont, du New-Hampshire et du Maine. J'ai tout lieu de croire que, si les cultivateurs des différents comtés choisissent les meilleures brebis, et prenaient soin de leur donner des béliers Cotswold pur sang, le produit se vendrait trois à douze piastres aussi facilement qu'on vend aujourd'hui les moutons de \$1.75 à \$3 pièce. Je crois que le temps est très-opportun pour élever des moutons, vu que la demande pour la longue laine est très-grande par tous les États-Unis. Je vends des animaux pour le Sud et l'Ouest à de hauts prix, savoir : bêtes à cornes, jusqu'à \$2,000 pièce ; moutons, de \$300 à \$500 pièce ; cochons, jusqu'à \$300 pièce. Cependant j'aime mieux vendre à des cultivateurs du pays, à des prix modérés, dans l'espoir de leur être utile et qu'on saura en profiter. Je serai heureux de montrer le bétail que j'ai maintenant à vendre, savoir : Bétail pur sang, taureaux à courtes cornes, jeunes veaux âgés d'un an, béliers Cotswold et Oxford-Down et jeunes agneaux.

“ Je puis disposer d'un bon nombre de ces animaux que je vendrai à des prix modérés. Comme encouragement à ceux qui veulent améliorer leur bétail, je donnerai douze mois de crédit aux gens responsables.

“ M. H. COCHRANE, Compton, P. Q. ”

Sucro d'érable

La société d'agriculture du comté de l'Islet a accordé des prix aux messieurs suivants, pour la plus grande quantité de sucre fait le printemps dernier : Olivier Thibeau, 6,600 livres ; Anselme Dubé, 3,916 livres ; Raphaël Dubé, 3,160 livres.

Petite chronique agricole

Des pluies torrentielles du commencement de septembre et d'octobre ne sont pas passées inaperçues au Saguenay. A un mois de distance deux sérieuses inondations ont visité le Haut-Saguenay. “ Depuis le samedi soir (2 octobre), dit un correspondant d'Hébertville, jusqu'au mardi suivant, nous avons eu une pluie torrentielle. L'eau tombait et tombait sans cesse. . . . Les terrains bas ont été submergés, et les chemins changés en ruisseaux fangeux. Les rivières grossies par les pluies de septembre ont élargi leurs rives dans des proportions alarmantes, et englouti tout ce qui s'opposait à leur cours impétueux.

Un grand nombre de ponts ont été emportés. Parmi les principaux, je citerai : le pont de la rivière Kouhpagnish, nouvelle-

ment construit, celui du ruisseau Puant, de la Belle-Rivière, d'un autre sur la rivière des Aulnets, à 1½ mille de l'église de N. D. d'Hébertville. Un certain lot de bois, valant \$200, destiné à la construction d'un pont sur la Belle-Rivière, dans le chemin de Ouimet, a été aussi emporté par les eaux. Les communications entre le lac St. Jean et Hébertville se trouvent ou interrompues ou extrêmement difficiles.”

Il n'y a pas de doute, ajoute le correspondant, que ces désastres ont fait un tort immense au pauvre colon qui s'est vu contraint de laisser là la faucille pour prendre la hache et reconstruire les ponts détruits.

Il y a quelques semaines un autre correspondant nous annonçait aussi, dans un de nos journaux de Québec, que le chemin de Tadoussac aux Escoumains était parachevé, et cela grâce aux bonnes dispositions du gouvernement en faveur de la colonisation, et grâce aussi à l'énergie et à la persévérance de M. Barry. Maintenant, les braves colons des Escoumains, de Bon-Désir, des Petites et Grandes Bergeronnes pourront communiquer facilement avec Tadoussac. Et ce qui est digne de remarque, on affirme que ce chemin, très bien fait, traversant des endroits difficiles, coûte cependant très-peu à la Province. M. Barry, homme probe et intelligent, a su faire un bon chemin tout en économisant. Et ce qui est digne d'être mentionné, c'est que pendant la confection du dit chemin, aucune plainte n'a été entendue, et les argents ont été distribués régulièrement aux travailleurs. Aussi le correspondant désire, non sans raison assurément, que le susdit chemin porte le nom de CHEMIN-BARRY, et soit continué de Portneuf à Tadoussac.

Nous nous réjouissons beaucoup de cette bonne nouvelle. Ayant eu occasion de visiter ces différents postes, nous savons s'il était urgent oui ou non de relier les Escoumains à Tadoussac. La seule voie par eau qui existait auparavant n'était certes pas sans danger. Quand on se voyait obligé de s'exposer dans une légère embarcation aux bourrasques de vent si fréquentes au pied des énormes caps qui longent le fleuve, on ne trouvait aucun plaisir à braver le danger. Maintenant donc, on pourra visiter ces différents postes tout à son aise, sans être menacé de passer de vie à trépas.

Nous voilà dans la dernière semaine d'octobre, et les travaux de la moisson ne sont pas encore entièrement terminés. On y travaille avec ardeur. Si les derniers jours du mois sont tant soit peu favorables, il restera bien peu de chose à récolter au commencement de novembre.

Les labours se font avec aisance. La terre est extrêmement bien préparée, dit-on, et si les gelées ne viennent pas trop tôt entraver ce genre de travail, nos cultivateurs se trouveront à l'aise le printemps prochain.

Notre température se refroidit graduellement. Le ciel devient nuageux, et les vents soufflent généralement avec violence ; on s'aperçoit que l'automne domine partout. La végétation s'efface jour par jour, bientôt nous n'aurons plus sous les yeux que l'image de la mort. Pensée salutaire, qui nous est présentée par la nature elle-même juste au moment où l'Eglise nous rappelle le souvenir de ceux qui ne sont plus.

Dans la nuit de mercredi il est tombé une bonne quantité de neige aux Eboulements.

RECETTES AGRICOLES

Nous traduisons pour la *Gazette des Campagnes* les deux recettes suivantes que nous empruntons au *Journal of the Farm* :

Propriétés médicales du céleri

Un correspondant du *Practical Farmer* dit : “ J'ai connu plusieurs personnes, hommes et femmes, dont le système nerveux

leur tremblait comme une feuille de tremble agitée par le vent et qui, par un usage modéré de la partie blanche du céleri employée en salade, sont devenues aussi fortes et aussi solides qu'aucune autre. J'ai également vu des individus nerveux à ce point que la moindre contrariété les mettaient dans un état d'extrême agitation et qui étaient presque toujours dans la perplexité et la crainte, ils furent tout-à-fait guéris par l'usage journalier d'une petite quantité de céleri blanchi, prise en salade à leurs repas. Enfin j'ai été témoin de nombreuses cures par l'emploi du céleri contre les palpitations du cœur.

Ciment pour joindre le cuir

Ce ciment, suffisamment fort pour unir les courroies et les semelles de chaussures, peut devenir très-utile. — On le prépare en mélangeant ensemble dix parties de bisulfite de carbone et une partie de thérébenthine, puis en faisant dissoudre dans le mélange une quantité de gutta-percha suffisante pour produire un liquide ayant la consistance de la melasse. Avant de l'employer les morceaux de cuir que l'on veut joindre devront être dégraissés et tissés avec un fer rouge. On dépose ensuite le ciment sur les deux surfaces qu'on applique alors l'une contre l'autre et qu'on maintient bien pressées jusqu'à ce que le ciment soit parfaitement sec. Il est évident que les chaussures dont les semelles ont été jointes ne doivent pas être mises près d'un feu.

F U I L L E T O N

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LXVI

Blanche au milieu des Taborites

(Suite.)

Le regard hagard, furtif et inquiet que Blanche jeta sur le guerrier n'était guère de nature à lui inspirer confiance : l'expression de ses traits était naturellement dure, et la pensée que des torrents de sang venaient d'être répandus faisait naître dans son esprit des sensations pénibles qui se réfléchissaient sur son visage. Néanmoins Blanche ne se découragea pas ; car elle avait déjà pris son parti.

— Qu'est-ce que vous me voulez, jeune fille ? dit Zitzka, en donnant à sa voix un accent de bonté aussi grand que possible ; car il y avait dans les traits de Blanche quelque chose qui excita immédiatement ses sympathies.

Cette jeune fille est une prisonnière, général, dit le capitaine.

— Une prisonnière ! répéta Zitzka, avec une surprise évidente. Serait-il possible qu'une demoiselle d'un air si doux et d'un extérieur si charmant fût dangereuse pour les intérêts du mont Tabor ?

— Et pourtant, illustre chef, dit l'officier, cette demoiselle a la mine si prévenante, et à qui je serais désolé qu'il arrivât le moindre mal, est une héroïne comme il y en a peu.

— Les sentiments que tu viens d'émettre font honneur à ton bon cœur, mon ami, observa Jean Zitzka. Mais pourquoi m'as-tu amené cette jeune fille ?

— Dans la conviction que vous, général, vous l'admirez, tout en lui infligeant un blâme, répondit l'officier. Je n'hésite plus à vous dire que son crime est d'avoir délivré le baron de Rotenberg, le marquis de Schonberg et le comte de Schonwald du château de Prague.

— Comment ! s'écria le général des taborites, avec un accent tout à la fois d'étonnement, d'incrédulité et d'admiration. Était-ce donc une héroïne, et non un héros qui a accompli cet exploit ?

La demoiselle ne niera pas un fait dont elle a droit d'être fière, dit le capitaine, qui ne perdait point l'occasion de placer une bonne parole en faveur de Blanche.

Est-ce vrai, jeune femme ? demanda Zitzka, avec intérêt, et en fixant sur elle son œil pénétrant.

— C'est, en effet, la vérité, illustre chef, répondit Blanche, dont le front, les joues s'animèrent d'une vive rougeur.

Et dites-moi, charmante ennemie, dit Zitzka, avec un sourire qui finit de rassurer l'officier sur le sort de Blanche, dites-moi

quels motifs vous ont décidée à vous lancer dans les périls et les difficultés d'une pareille entreprise ?

— Je sais que vous avez tout droit de me questionner, puisque je suis votre prisonnière, et que si je désire obtenir votre bienveillance, je dois vous répondre, dit Blanche d'une voix tremblante et en levant vers le général un regard suppliant. Mais je ne puis vous satisfaire quant à la question que vous venez de m'adresser.

— Tu avais sans doute de l'amour pour l'un des seigneurs que j'avais fait arrêter ? observa Zitzka, d'un ton d'excellente bu-meur.

Non... tel n'était pas le motif qui me guidait, dit Blanche en se redressant soudainement, et avec une fermeté et une dignité qui augmentèrent encore l'admiration que le général éprouvait déjà pour elle.

— Eh bien, je ne vous presserai pas davantage sur ce point, répliqua-t-il. Mais à quel propos avez-vous arrêté cette jeune fille ? demanda-t-il, en se tournant vers l'officier.

— Nous l'avons trouvée dans la petite chapelle qui est située dans cette partie de la forêt qui longe l'aile droite du château, répondit l'officier.

— Et qu'est-ce que vous faisiez dans mon camp, jeune fille ? demanda Zitzka ; et comment les sentinelles que vous avez dû rencontrer vous ont-elles laissées passer ?

— La demoiselle est en possession de votre bague, général, dit le capitaine, en s'interposant de la façon la plus respectueuse.

— Oui, et par la vertu de cette bague, je vous conjure de m'accorder une faveur, illustre chef ! s'écria Blanche, en montrant le talisman qui lui avait ouvert les lignes de l'armée Taborite.

— Ma bague ! le joyaux que j'avais donné à l'autrichien ! dit Zitzka, frappé de surprise. Comment cela se fait-il ?... quels rapports, mademoiselle, existent entre vous et cet homme illustre ?

— Des rapports d'amitié, répondit notre héroïne ; et c'est parce qu'il m'estime comme un frère chéri sa sœur qu'il m'a remis cette bague qui devait m'aider dans une certaine entreprise.

— Et cette entreprise ? continua Zitzka.

— Était de pénétrer dans le château de Rotenberg. Vous voyez, puissant guerrier, que je réponds à vos questions avec franchise.

— Votre visage porte, en effet, le cachet de la candeur, dit le Taborite. Puis, après quelques moments de réflexion, il fit signe à l'officier de se retirer.

Celui-ci sortit aussitôt de la tente accompagné par un regard de gratitude de Blanche, qui n'avait pas manqué de reconnaître l'intérêt qu'il lui avait témoigné, et ses efforts pour lui concilier la bienveillance de Zitzka.

— A présent, nous sommes seuls, jeune femme, et vous pouvez parler plus librement, reprit le Taborite. Il y a en vous un mystère que je ne sais quelle curiosité me pousse à pénétrer. Qui êtes-vous donc, vous qui avez risqué votre vie pour sauver celle des seigneurs que j'avais fait enfermer dans le château de Prague ? Comment avez-vous conquis l'amitié de l'illustre autrichien qui vous a donné cette bague ? et pourquoi, ce soir, cherchiez-vous à pénétrer dans le château de Rotenberg ?

Pour répondre aux trois questions que vous me posez, dit Blanche, je dois d'abord vous faire connaître que je suis la fille adoptive de braves et excellentes gens qui habitent dans cette forêt, et que le nom sous lequel je suis connue est Blanche Gaspard.

— Blanche Gaspard ! s'écria Zitzka : certainement ce nom ne m'est pas inconnu. Ah ! je me rappelle, ce doit être vous que Henri de Brabant a retiré de la Moldau et qu'Étina fit transporter au château de Prague ?

— C'est moi-même, en effet, dit notre héroïne. Vous savez à présent comment est né avec le chevalier Henri de Brabant une connaissance qui est devenue de l'amitié. Quant à votre troisième question, je vous dirai franchement qu'il y a dans le château de Rotenberg une dame pour laquelle j'éprouve le plus profond intérêt, une dame à qui je voulais porter, outre quelques vivres, un déguisement qui pût l'aider à quitter ce séjour de la famine et du malheur.

En parlant ainsi, Blanche vida le contenu de son paquet aux pieds de Zitzka.

— Je ne saurais trop louer la générosité de ton cœur, l'héroïsme de ta conduite, jeune fille, s'écria Zitzka, dans un élan d'admiration. Mais quelle est la dame à laquelle tu portes tant d'intérêt ? Il faut qu'elle ait bien des qualités pour s'être à ce point concilié tes sympathies. Dis-moi donc qui elle est, et sur le champ, j'enverrai un héraut lui annoncer qu'elle est libre de sortir du château et d'y rentrer à volonté. Bien plus, je lui assurerai son pardon pour le passé, quoiqu'elle puisse avoir à se reprocher.

— Merci, guerrier généreux, dont le cœur est aussi noble que le courage est grand ! s'écria Blanche, les yeux humides de larmes. La faveur que vous venez de m'accorder est justement celle que je n'osais vous demander. Mais je suis bien embarrassée pour répondre à vos questions : car je ne connais rien, absolument rien, de la personne à laquelle j'éprouve un si vif intérêt ! Son nom, son rang, la nature de ses malheurs, tout cela est un mystère pour moi, et même j'hésiterais à faire la moindre allusion à son existence si je n'avais la conviction qu'elle est, en ce moment, en proie à toutes les horreurs de la famine !

— Vos paroles sont étranges, dit Zitzka étonné de l'animation de l'espèce d'égarément avec lesquels elle s'exprimait. Où se trouve ton amie inconnue ? et sous quel nom mon héraut devra-t-il la désigner aux défenseurs du château de Rotenberg ?

— Oh ! chef généreux, pardonnez-moi si je fais mal, et vous, ô femme si grande et si noble, pour le salut de qui je prends sur moi cette responsabilité, pardonnez-moi, dis-je, s'écria Blanche, dont tout le corps frémissait d'émotion : car le ciel m'est témoin que je fais pour le mieux !

Et tirant de son sein le petit sac de velours, elle l'ouvrit et y prit la bague que la dame Blanche lui avait donnée : puis, tombant à genoux, aux pieds du général, elle la lui tendit en disant : « une voix secrète m'avertit que cette bague vous en dira plus que toutes les paroles du monde ! »

Un coup de tonnerre tombant à côté de Zitzka n'eût pas produit sur lui un effet plus grand que cette bague qu'il arracha des mains de Blanche. Un coup d'œil lui suffit pour s'assurer que c'était bien celle qu'il connaissait ; et en un instant, mille souvenirs lui revinrent à l'esprit et illuminèrent, pour lui, les événements du passé.

— Blanche, parlez, ne me tenez pas en suspens, s'écria Zitzka, d'une voix brisée et en proie à la plus violente émotion, la dame qui vous a donné cette bague vit-elle encore ?

— Elle vit, et elle traîne volontairement son existence dans les souterrains de Rotenberg, répliqua la jeune fille d'un ton solennel.

— Mon Dieu ! Elle vit, elle vit ! murmura Zitzka, en joignant les mains dans un paroxysme d'agitation. Puis, une idée soudaine traversant l'esprit, il s'élança vers Blanche, la saisit par la main, la releva, et examinant ses traits avec la plus vive attention, il s'écria : Oui, oh ! oui, cela doit être ! cette ressemblance ! Jeune fille ! as-tu jamais connu tes parents ?

— Jamais, répondit Blanche, qui sentait instinctivement qu'elle était sur le point de faire quelque grande découverte. Je fus laissé tout enfant aux soins de ces braves gens dont je vous ai parlé.

— Et ton âge, ton âge ! demanda Zitzka, avec une émotion croissante.

— J'ai vingt-trois ans.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Zitzka, Je comprends tout. Viens dans mes bras, Blanche, car aussi vrai qu'il y a un Dieu qui nous a réunis, tu es mon enfant !

— Mon père ! murmura Blanche. Et vaincue par des émotions au-dessus de ses forces, elle tomba dans les bras de chef des Taborites qui la pressa sur son cœur.

LXVII

Une dernière visite aux souterrains

Une demi-heure après la scène que nous venons de décrire, Zitzka et Blanche sortirent du pavillon. Le guerrier était enveloppé dans un vaste manteau, et portait une toque ornée d'une plume qui retombait sur son front. Ils traversèrent le camp rapidement, et ne tardèrent pas à arriver à la petite chapelle dont il a été si souvent question.

Il se trouva que la sentinelle qui était de service à cet endroit était justement le soldat qui avait reconnu Blanche ; et devinant immédiatement à l'air et aux manières de Zitzka qu'elle était en faveur auprès du capitaine général, le pauvre diable se mit à trembler à l'idée qu'elle pourrait être tentée de se venger de la dénonciation dont elle avait été l'objet de sa part. Mais Blanche, qui devina d'un coup d'œil ses pensées, le rassura d'un geste, et il recouvra aussitôt sa bonne humeur.

Une torche de sapin brûlait dans un anneau de fer enfoncé dans la muraille. Zitzka la prit, et se mit à examiner le plancher de la chapelle. Il passa lentement la torche sur le pavé, en suivant bien les jointures. Mais il ne fut pas plus heureux que ne l'avait été Blanche.

— Etes-vous sûre, mon enfant, demanda-t-il à voix basse, que c'est bien par ici que vous êtes sortie des souterrains, dans cette circonstance dont vous m'avez parlé ?

— Je suis certaine de ne pas me tromper, mon père, répondit Blanche, C'est là, bien sûr, que se trouve la trappe.

— Ne serait-il pas possible qu'on ait eu la précaution de la fermer hermétiquement au commencement du siège ? demanda Zitzka.

Cette possibilité parut évidente à notre héroïne, et elle se disposait à demander à son père ce qu'il y avait à faire, quand la sentinelle s'avança soudain vers eux.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui dit Zitzka, qui comprit à l'air du soldat qu'il avait quelque chose à lui communiquer.

— Excusez-moi, général, répondit ce dernier, mais il n'est pas difficile de deviner que vous cherchez quelque chose que vous ne pouvez trouver. Si j'ai bien compris, ce doit être un ressort secret ou une trappe placée dans ce pavé.

— Comment sais-tu cela ? demanda Zitzka ; voyons parle.

— Je n'ai pas de raisons pour me taire, répondit le soldat. Le fait est qu'il y a dix jours, ou plutôt dix nuits, j'étais de faction ici, comme je le suis ce soir. Mais il n'y avait pas alors de torche pour m'éclairer ; toutefois, la lune brillait d'un vif éclat et ses rayons pénétraient par la porte dans l'intérieur de l'édifice. Me trouvant un peu fatigué de la part que j'avais prise à l'escarmouche qui avait eu lieu dans la journée, je m'assis sur les marches de l'autel, où j'étais comparativement dans l'obscurité. Croyez-moi si vous voulez, mon général, mais pendant que j'étais là me demandant combien pourrait durer le siège et si la famine.

— C'est bon, c'est bon, dit Zitzka, en l'interrompant avec impatience. Eh bien, qu'est-ce qui est arrivé ?

— J'étais donc tombé dans une profonde rêverie, continua le Taborite, quand un bruit étrange me fit tout à coup tressaillir, et levant les yeux, je vis un homme sortant comme qui dirait des entrailles de la terre. C'était un vieillard, au visage pâle, avec des cheveux blancs, et de gros sourcils. Il jeta autour de lui un regard rapide et inquiet.

— C'était Hubert, l'intendant, fit observer Blanche. Il est impossible de se tromper au portrait.

— Et cependant, madame, continua le Taborite, je vous assure que je ne l'ai vu qu'un instant. Mais j'éprouvai une telle frayeur que son image m'est entrée aussi profondément dans l'esprit que si je l'eusse contemplée durant une heure.

— Ainsi, il disparut presque immédiatement ? dit Zitzka.

— Oui, il disparut, répondit le soldat, parce que je poussai un cri de terreur. Alors, il s'enfonça dans la terre, et sa disparition fut suivie par la chute d'un poids très-lourd. Vous savez que je ne suis pas un lâche.

— Tu as raison, mon ami, observa Zitzka : j'ai vu aujourd'hui comment tu te bats. Mais continue.

(A continuer.)

LOUIS BAILLEUL.

Lettres non réclamées au Bureau de poste de Ste. Anne

Bérubé, Octave—Couillard, Charles—Dubé, Jean—Dechêne
Délina—Dubé, Théophile—Dubé, Henri—Gagné, Maurice—
Ouellet, Jérémie—Ouellet, Dme Vve M.—Pelletier, Arthur—
Petit, J. Bte.—Picard, Joseph.